

# RESTE QUAND LES SOLEILS S'ÉTÉIGNENT

*Elara Vance*



# Reste Quand les Soleils S'éteignent

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Soie contre l'Abyesse	4
Chapitre 2 : L'Officier de Suie	8
Chapitre 3 : Le Secret des Cendres	12
Chapitre 4 : La Fuite vers le Givre	15
Chapitre 5 : La Valse Gravitationnelle	19
Chapitre 6 : Le Mur de Verre	23
Chapitre 7 : L'Incursion de la Coalition	27
Chapitre 8 : Le Murmure du Plasma	31
Chapitre 9 : L'Ultime Sacre	36
Chapitre 10 : Le Crépuscule des Soleils	40
Chapitre 11 : Le Silence des Constellations	43

# Chapitre 1

## La Soie contre l'Abyse

Le lacet de soie pressurisée glissa entre ses doigts avec une fluidité presque indécente, une caresse glacée qui contrastait avec la chaleur moite de ses paumes, tandis que les aimants du corset s'enclenchaient les uns après les autres dans un cliquetis sourd, une pulsation métallique qui résonnait jusque dans sa cage thoracique. Isabeau de Valmont ne frissonna pas lorsque le tissu technique épousa la cambrure de ses reins, l'enserrant dans une étreinte artificielle si étroite qu'elle pouvait sentir chaque battement de son propre cœur contre la paroi de ses côtes, un métronome affolé cherchant une sortie dans l'air raréfié du pont de verre. Au-delà de la transparence vertigineuse de la paroi de cristal, le vide n'était plus cette étendue noire et silencieuse qu'elle avait appris à mépriser depuis son enfance, mais un brasier d'agonie où les vaisseaux de la flotte impériale se déchiraient comme des pétales de lys jetés dans une forge, laissant derrière eux des traînées d'hydrogène bleuté et des éclats d'or qui scintillaient une dernière fois avant d'être engloutis par l'ombre. L'odeur de l'ozone, âcre et électrique, s'infiltrait malgré les filtres à travers les boiseries de rose qui ornaient le salon d'observation, se mêlant au parfum plus lourd, presque entêtant, de la bergamote qui s'élevait de la tasse en porcelaine-pressurisée posée sur le guéridon de marbre. Elle porta la tasse à ses lèvres, savourant la chaleur liquide qui lui brûlait doucement la langue, un rappel organique de sa propre vie alors que le monde, son monde, s'effritait dans une danse de débris silencieux.

Les alarmes de décompression, d'ordinaire stridentes et insupportables, n'étaient plus ici qu'un murmure lointain, un chant de sirène étouffé par les couches de velours et les champs de force qui protégeaient encore l'Astre-Solaire, cette cathédrale de métal et de vanité qui dérivait désormais comme une épave souveraine. Isabeau ferma les yeux un instant, laissant la vapeur du thé humidifier ses cils, et elle imagina les doigts

de Silas Thorne à la place des lanières de son corset, elle imagina la rugosité de sa peau, marquée par le sel des nébuleuses et le froid des cockpits, venant rompre la perfection lisse de sa propre peau de porcelaine. Elle avait trahi pour ce souvenir, elle avait livré les fréquences sacrées de son empire pour le simple frisson d'une main d'homme contre sa nuque, pour cette certitude viscérale que la fin des temps n'était qu'un décor pour leur propre tragédie. Un tremblement plus profond que les autres fit tressaillir le sol sous ses pieds, une vibration sourde qui remonta le long de ses jambes, faisant tinter les cuillères d'argent contre le service de thé, et elle sentit le goût métallique du sang dans sa bouche, une petite coupure sur sa lèvre inférieure qu'elle lécha avec une lenteur calculée.

Elle se tourna vers la grande baie, sa robe de crinoline flottant légèrement dans la pesanteur qui commençait à faiblir, créant autour d'elle une corolle de soie blanche qui semblait vouloir l'emporter vers le plafond orné de fresques mythologiques. Le spectacle était d'une beauté terrifiante : un cuirassé de classe Nova venait de se briser en deux, libérant une sphère de feu pur qui illumina le visage d'Isabeau, soulignant la pâleur de son teint et le bleu d'hydrogène de ses yeux qui ne cillaient pas. Elle ne voyait pas des milliers de morts, elle ne voyait pas la chute d'une dynastie millénaire, elle ne voyait que la lumière qui mourait, une lumière qui lui rappelait la première fois qu'elle avait vu Silas dans la pénombre d'une cale de chargement, l'odeur de l'huile de moteur et du tabac froid collée à sa veste de cuir. C'était cette odeur qu'elle cherchait maintenant, cette empreinte masculine et sauvage qui manquait cruellement à l'atmosphère trop purifiée de l'Astre-Solaire, où tout sentait le lys et le vide stérile.

Elle reposa sa tasse, le bruit de la porcelaine contre le marbre sonnait comme un coup de feu dans le silence soudain de la pièce, car les moteurs venaient de se taire, laissant place à une absence de son si absolue qu'elle pouvait entendre le glissement de son propre sang dans ses artères. Silas arrivait, elle le savait, non pas parce que les détecteurs de proximité l'indiquaient, mais parce que son corps tout entier, tendu comme la corde d'un violon, percevait la déchirure de l'espace-temps que son chasseur venait de provoquer en s'arrimant illégalement aux flancs du

vaisseau-monde. Elle passa une main sur le tissu de son corset, lissant une ride invisible, sentant la texture granuleuse de la broderie d'argent sous ses coussinets, et elle sourit à l'idée que cet homme, ce paria dont elle avait fait son destin, allait trouver une héritière des Pléiades non pas en prières ou en larmes, mais debout, drapée dans l'élégance de sa propre chute.

Le pont de verre sembla gémir, un craquement presque imperceptible qui courait le long des jointures de cristal, là où le froid absolu de l'espace commençait à mordre la structure, et Isabeau sentit un courant d'air glacial frôler ses chevilles, une caresse de mort qui lui fit dresser les poils sur les bras. Elle inspira profondément, remplissant ses poumons de cet air qui devenait chaque seconde plus précieux, chaque bouffée étant un luxe que des millions d'autres ne possédaient plus, et elle savoura l'amertume du thé qui restait sur son palais, mêlée à la douceur sucrée d'un dernier désir. Elle n'avait pas peur de la décompression, elle n'avait pas peur du vide qui dévorait les étoiles ; sa seule crainte était que la chaleur de Silas ne soit pas assez forte pour contrer le gel qui s'installait déjà dans son âme. Elle imagina ses mains larges et balafrees se posant sur ses épaules, déchirant la soie et le protocole, brisant le corset et les barrières de sang pour ne laisser que deux corps nus face à l'extinction des soleils.

Dehors, une pluie de débris s'abattit contre la paroi, des éclats de métal qui ricochaient comme des diamants noirs, créant des étincelles éphémères qui se reflétaient dans les yeux d'Isabeau, et elle se surprit à fredonner une mélodie ancienne, une berceuse que sa nourrice lui chantait quand elle craignait l'obscurité des voyages hyperspaciaux. La mélodie était un fil de soie dans le chaos, une structure fragile qui la reliait encore à une humanité qu'elle avait pourtant rejetée en livrant les siens. Elle sentit une pression soudaine au niveau de son plexus, une sensation de vertige alors que la gravité artificielle fluctuait, la forçant à s'agripper au bord du guéridon, ses doigts se serrant sur le marbre froid dont elle sentait les veines et les imperfections sous sa pulpe. Le bois de rose des murs craqua, une plainte organique qui semblait répondre aux gémissements de la structure métallique, et l'odeur de la

poussière séculaire, secouée par les chocs, commença à saturer l'air, une odeur de vieux livres et de souvenirs oubliés que l'on brûle pour se chauffer une dernière fois.

Soudain, le verrou pneumatique de la porte double au fond du salon s'enclencha avec un souffle de vapeur pressurisée, un bruit de succion qui fit battre son cœur contre ses côtes avec une violence renouvelée. Isabeau ne se retourna pas immédiatement, elle préféra savourer cet instant de suspens, cette fraction de seconde où l'attente est plus brûlante que la réalisation, où l'odeur de l'homme qu'elle aimait commençait à chasser celle du thé et de l'ozone. Elle sentit sa présence avant de l'entendre, une masse de chaleur et de détermination qui brisait l'équilibre fragile de la pièce, et elle laissa échapper un soupir, une buée légère qui flotta devant elle avant de se dissiper dans l'ombre grandissante. Le monde pouvait s'éteindre, les flottes pouvaient se consumer dans le silence du vide, il ne restait plus que la texture d'une robe de soie, le goût d'un thé amer et le bruit d'un pas lourd sur le pont de verre, un rythme qui battait à l'unisson avec le sien, ici, au bord de l'abysse, là où la lumière n'était plus qu'un souvenir lointain.

# Chapitre 2

## L'Officier de Suie

L'air de la chambre, autrefois saturé du parfum poudré des pivoines de verre et de l'arôme boisé du thé de Ceylan, se déchira sous l'intrusion d'une odeur plus brute, plus âcre, un mélange de métal chauffé à blanc et de sueur froide qui heurta les sens d'Isabeau avec la force d'une marée physique, l'obligeant à fermer les yeux une seconde pour ne pas défaillir devant cette réalité qui s'invitait dans son sanctuaire de dentelle. Elle entendit le râle de sa respiration, un son de soufflet de forge usé par des lieues de combat, un sifflement humide qui disait la douleur sans jamais la nommer, et lorsqu'elle se tourna enfin, le monde sembla s'étirer, se liquéfier dans le reflet de ses propres yeux d'hydrogène qui captèrent la silhouette massive, presque monstrueuse d'humanité, de Silas Thorne. Il tenait son flanc, ses doigts gantés de cuir brûlé s'enfonçant dans une plaie que l'on devinait béante sous sa vareuse de la Coalition, une étoffe grossière qui jurait avec la délicatesse des boiseries en bois de rose, et Isabeau sentit une pointe d'acidité monter dans sa gorge, un mélange de terreur et d'une faim qu'elle ne s'avouait qu'à elle-même. Il était là, l'officier de suie, le déserteur magnifique, apportant avec lui le chaos des nébuleuses et l'odeur de la fin des temps, et chaque goutte de sang qui perla sur le tapis précieux semblait être un battement de tambour annonçant l'effondrement imminent de son univers de porcelaine. Elle s'approcha, le froufrou de sa crinoline imitant le bruit des vagues sur un rivage de verre, et elle tendit une main tremblante, non pas pour le soutenir, mais pour effleurer cette réalité de chair et de souffrance, ses doigts rencontrant la texture rugueuse de sa joue où la barbe de plusieurs jours piquait sa paume, une sensation si vivante, si organique, qu'elle en oublia le hurlement lointain des sirènes de décompression qui faisaient vibrer les cadres d'or aux murs.

Silas releva la tête, ses yeux brûlés par le vent solaire cherchant les siens avec une

intensité qui la dénuda plus sûrement que n'importe quel geste, et dans ce regard, elle vit passer l'ombre de la compréhension, une lueur qui n'était plus celle du soldat traqué mais celle de l'homme qui réalise que le gouffre sous ses pieds a été creusé par la main qu'il s'apprête à saisir. Il huma l'air, captant entre deux bouffées d'ozone le parfum de jasmin et de trahison qui émanait de la chevelure d'Isabeau, et un sourire amer, presque tendre, étira ses lèvres gercées tandis qu'il laissait son poids s'appuyer contre un guéridon, faisant tinter les cristaux avec un fracas qui résonna dans le silence oppressant de la pièce. « C'était vous », murmura-t-il, sa voix étant un grain de sable dans une mécanique de précision, un frottement de roche sur de la soie, et cette simple constatation fit vaciller Isabeau, la forçant à se rapprocher encore, jusqu'à ce que la chaleur irradiant de son corps blessé vienne lécher son propre visage comme la caresse d'un incendie de forêt. Elle ne répondit pas par des mots, car le langage n'était plus qu'une architecture inutile alors que les murs de l'Astre-Solaire gémissaient sous les impacts, mais elle laissa ses doigts glisser le long de son cou, sentant le pouls erratique qui battait sous la peau tannée, une pulsation sauvage, désespérée, qui contredisait la froideur du métal qui les entourait. Elle savoura le goût du sel sur sa propre lèvre supérieure, le goût de sa peur mêlé à l'excitation d'avoir enfin brisé ses chaînes de marbre, et elle se pressa contre lui, faisant fi de la souillure de la suie et du sang sur son blanc spectral, car dans cet instant, la seule vérité résidait dans le contact de leurs peaux, dans cette friction organique qui défiait le vide absolu s'insinuant déjà par les fissures invisibles de la coque.

L'odeur de la poudre se mêla soudain à celle d'une résine ancienne, un parfum que Silas portait sur lui comme un vestige d'un monde qu'il avait lui-même contribué à détruire, et Isabeau ferma les yeux, se laissant envahir par cette sensation de naufrage imminent où chaque respiration devenait un luxe, chaque frémissement de ses muscles contre les siens une prière adressée à un univers qui ne les entendait plus. Il y avait dans la texture de sa vareuse, imprégnée de l'amertume des moteurs à fusion et de la poussière des astéroïdes, une promesse de liberté que toutes les étiquettes impériales n'auraient jamais pu lui offrir, et elle se surprit à enfouir son visage dans le creux de son épaule, respirant avidement cet homme qui était devenu son crime et son

salut, tandis que dehors, les étoiles s'éteignaient comme des bougies dans un courant d'air. Silas gémit, un son étouffé, alors que ses doigts se refermaient sur le bras d'Isabeau, le tissu de la soie craquant sous sa poigne de fer, et ce contact, cette pression qui laissait deviner la force brute contenue sous la blessure, fit parcourir un frisson électrique le long de l'échine de l'héritière, une décharge qui la réveilla plus sûrement que n'importe quelle alarme de combat. Il comprenait maintenant, il lisait dans le bleu d'hydrogène de ses yeux le prix de sa survie, il voyait les codes de fréquence gravés dans la pâleur de son front, et cette complicité scellée par le désastre les liait d'une manière que ni la mort ni le vide ne pourraient jamais défaire, un pacte de sang et de lumière mourante dans une salle de bal où la gravité commençait déjà à s'effacer.

Il recula d'un pas, ses bottes lourdes glissant sur le sang qui s'étalait désormais en une corolle sombre sur le tapis, et il plongea sa main dans sa poche pour en sortir un petit objet de métal froid, un éclat de réalité technique qui sembla presque obscène dans la tiédeur de leur étreinte. Ses doigts, engourdis par le froid de l'espace, manipulèrent l'objet avec une lenteur de somnambule, et Isabeau regarda le contraste entre la peau meurtrie de Silas et la perfection glacée du dispositif de cryptage qu'elle lui avait fait parvenir par des chemins de traverse, un objet qui sentait encore le lubrifiant de synthèse et le secret. La pièce entière sembla tressaillir, un grondement sourd montant des entrailles du vaisseau-monde, et la lumière des lustres vacilla, jetant des ombres dansantes sur le visage de Silas, accentuant chaque cicatrice, chaque ligne de fatigue qui racontait l'histoire de sa fuite à travers les décombres de l'Empire. Elle sentit le goût du fer dans sa bouche, une réaction nerveuse au stress qui la submergeait, mais elle resta là, ancrée dans le sol qui ne demandait qu'à se dérober, car la seule chose qui lui donnait encore une consistance était la présence de cet homme, cette masse de chaleur et de douleur qui occupait tout l'espace de sa conscience. Silas la regarda avec une sorte de dévotion terrifiée, comme si elle était à la fois son bourreau et sa déesse, et il posa sa main valide sur sa joue, son pouce effleurant ses lèvres avec une douceur qui la fit frissonner jusqu'à la moelle des os.

« Pourquoi ? » souffla-t-il, et ce mot unique, lourd de toutes les vies sacrifiées pour cet instant, résonna contre les boiseries comme le glas d'une civilisation moribonde. Isabeau sentit les larmes piquer ses yeux, non pas des larmes de tristesse, mais des larmes de soulagement, une libération de cette pression constante qui l'avait maintenue dans un carcan de glace depuis sa naissance. Elle prit sa main, la pressant contre son cœur pour qu'il sente le rythme affolé de son sang, cette musique primitive qui refusait de s'éteindre malgré l'agonie des soleils, et elle plongea ses doigts dans la suie qui maculait sa vareuse, se marquant elle-même de cette poussière de guerre pour ne plus être qu'une femme, dépouillée de son titre et de son nom. Le parfum des pivoines de verre se mêlait maintenant à l'odeur de la mort qui frappait à la porte, un bouquet étrange et capiteux qui lui montait à la tête comme un vin trop vieux, et elle sut, avec une certitude qui la brûlait, que leur temps se mesurait désormais en battements de paupières, en souffles partagés dans la pénombre d'une fin du monde qu'elle avait elle-même précipitée. Elle se hissa sur la pointe des pieds, sentant le frottement de la soie contre ses chevilles et le poids de son chignon qui commençait à se défaire, et elle chercha ses lèvres, voulant sceller leur trahison mutuelle dans un baiser qui aurait le goût du cuivre et de l'infini, alors que derrière les vitraux de la salle de bal, le dernier soleil des Pléiades s'effondrait sur lui-même dans un silence de cristal brisé. Sa bouche rencontra la sienne, une collision de chaleur et de textures, le sel de sa peau contre la douceur de la sienne, et dans ce contact, elle sentit Silas s'abandonner enfin, sa carcasse de soldat cédant devant la puissance d'un désir qui n'avait plus rien à perdre. Ils n'étaient plus que deux atomes dans une tempête de feu, deux lambeaux de chair s'accrochant l'un à l'autre alors que la réalité se fragmentait, et chaque respiration qu'il lui insufflait semblait être un sursis contre le vide qui les attendait, un souffle de vie volé à la destruction totale qui les entourait de son étreinte glacée.

# Chapitre 3

## Le Secret des Cendres

Le boudoir de bois de rose n'était plus qu'une cage de résonances, un écrin de velours cramoisi où chaque salve de plasma au-dehors se répercutait comme un battement de cœur désordonné, une arythmie de l'univers lui-même venant frapper contre les parois de soie et de métal. Isabeau sentait les vibrations remonter le long de ses vertèbres, un frisson électrique qui se mariait à la chaleur persistante de la bouche de Silas sur la sienne, ce goût de cuivre et d'orage qui semblait être la seule réalité tangible dans un monde qui s'effiloçait. L'air, saturé d'une odeur de poussière antique et d'ozone brûlé, pesait sur ses poumons comme une caresse étouffante, tandis que le navire-monde gémissait sous les assauts, un colosse de fer pleurant ses dernières larmes d'huile et de vapeur. Elle recula d'un millimètre, juste assez pour croiser le regard de Silas, cet homme dont la présence physique occupait tout l'espace, une masse de chaleur humaine dont elle pouvait sentir le rayonnement contre sa poitrine, là où le corset de soie pressurisée l'enserrait si fort qu'elle ne savait plus si son souffle court venait de la peur ou de cette proximité dévorante. Silas ne rompit pas le contact visuel, ses yeux sombres, orageux, semblant sonder les profondeurs de son âme alors que sa main, une main de soldat, large, calleuse, marquée par les cicatrices du vide et du labeur, s'éleva lentement vers son visage. Le contraste était presque insoutenable, la rugosité de ses doigts effleurant la peau diaphane de sa joue, une texture de cuir usé contre du satin de lait, et elle ferma les yeux pour mieux savourer cette sensation, ce rappel brutal et merveilleux de leur condition de créatures de chair. C'est alors qu'il glissa sa main dans une poche dissimulée de son uniforme déchiré, un mouvement lent, presque solennel, comme s'il craignait de briser l'équilibre précaire de cet instant suspendu entre deux morts. Lorsqu'il retira ses doigts, il tenait entre le pouce et l'index une fleur d'une étrangeté absolue, une rose dont les pétales semblaient sculptés dans le deuil de la galaxie, d'un gris charbonneux et iridescent, une structure

si fine qu'elle paraissait faite de fumée figée. Isabeau retint son souffle, l'odeur qui émanait de l'objet la frappant de plein fouet : ce n'était pas le parfum sucré des jardins suspendus des Pléiades, mais une effluve de bois brûlé, de terre froide et d'une amertume minérale qui rappelait le sel des larmes séchées sur du granit. Silas approcha la rose de son visage, et elle sentit la texture poudreuse, presque abrasive, de la fleur contre ses lèvres, un baiser de cendre qui semblait vouloir lui murmurer les secrets de tous les mondes disparus. Sa voix, lorsqu'il parla enfin, n'était qu'un murmure rauque, une vibration basse qui fit écho dans la cage thoracique d'Isabeau autant que dans ses oreilles, lui expliquant que cette fleur n'était pas née de la terre ou du soleil, mais qu'elle était le vestige purifié de la Grande Bibliothèque de Lyra, là où des millions de poèmes et de traités d'amour avaient été réduits en poussière lors du premier bombardement de la Coalition. Il lui avoua, les yeux mouillés d'une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher, qu'il avait recueilli ces cendres dans les ruines encore fumantes, là où le verre avait fondu pour emprisonner le dernier souffle des archives, et qu'un artisan de l'ombre avait pressé ces résidus de pensée et de papier pour en faire cette rose, un condensé de toute la beauté perdue qu'il portait sur lui comme un talisman de douleur. Isabeau tendit la main, ses doigts effleurant ceux de Silas pour saisir la tige de carbone pur, et au contact de la fleur, elle crut entendre le hurlement silencieux de millions de voix, le crépitement des flammes dévorant les mots, et pourtant, il y avait là une douceur infinie, la preuve que même la destruction la plus totale pouvait laisser derrière elle une forme de grâce. Elle comprit alors que ce présent n'était pas un simple souvenir, mais un pacte, une reconnaissance de leur propre finitude, une promesse que leurs corps, lorsqu'ils seraient à leur tour dispersés par le vide sidéral, deviendraient peut-être une poussière aussi précieuse, un éther de passion flottant parmi les débris des empires. Le boudoir trembla plus violemment, un craquement sinistre parcourant le bois de rose, et Isabeau se colla davantage contre Silas, cherchant le refuge de son odeur de musc et de sueur, le parfum d'un homme vivant au milieu d'un cimetière technologique. Elle porta la rose à son nez, inhalant profondément cette essence de fin du monde, et elle sentit le goût de la cendre se mêler à celui du désir, une union sacrée de la vie et de la mort qui lui donnait une force qu'elle n'aurait jamais cru posséder. Silas posa son autre main sur sa hanche, la

pressant contre lui, et à travers les couches de soie et de dentelle, elle sentit la puissance de son corps, la tension de ses muscles, le rythme rapide de son cœur qui battait comme un tambour de guerre en harmonie avec le sien. Il n'y avait plus de Coalition, plus d'Empire, plus de trahison ou de devoir, il n'y avait que cette chambre vacillante, cette fleur de mort entre leurs mains jointes et cette chaleur humaine qui semblait être le dernier rempart contre le zéro absolu qui s'infiltrait par les fissures du verre. Elle leva les yeux vers lui, son regard bleu d'hydrogène s'adoucissant, se noyant dans l'obscurité protectrice de celui de son amant, et elle sut qu'elle n'avait pas peur de ce qui allait suivre, car elle portait en elle le secret des cendres, la certitude que l'émotion était le seul langage qui survivrait à l'extinction des étoiles. Chaque baiser qu'ils échangeaient désormais avait la saveur de l'éternité, une texture de velours et d'épines, de douceur et de déchirement, tandis qu'autour d'eux, les derniers vestiges du luxe impérial commençaient à léviter, la pesanteur s'étiolant, les laissant flotter dans un espace-temps où seuls leurs corps enlacés servaient d'ancre. Elle sentit le souffle de Silas dans son cou, un courant d'air chaud qui faisait frissonner sa peau nue, et elle s'abandonna totalement à lui, acceptant ce pacte de deuil et de vie, cette rose de cendres devenant le symbole de leur résistance silencieuse contre le néant qui, enfin, brisait les fenêtres et laissait entrer le chant funèbre des soleils qui s'éteignent. Sa main serra plus fort la tige de carbone, le froid du métal environnant contrastant avec la fièvre qui brûlait dans ses veines, et dans ce chaos de sons et de sensations, dans cette symphonie de destruction, elle n'entendait plus que le murmure de son propre sang, cette mélodie organique qui disait "encore", "un instant de plus", "toujours", alors que la lumière des Pléiades s'effaçait pour laisser place à l'obscurité la plus pure, une obscurité qu'ils n'affronteraient pas seuls. Elle goûta le sel d'une larme qui n'était pas la sienne sur ses lèvres, un cadeau de Silas, une part de son humanité offerte dans cet ultime retranchement, et elle l'accueillit comme le plus précieux des nectars, le sel de la vie mêlé à la poussière de l'histoire, alors que le vaisseau-monde entamait sa dernière descente vers le cœur des ténèbres.

# Chapitre 4

## La Fuite vers le Givre

Le velours de sa robe, d'un blanc de craie et de lune, frottait contre ses jambes avec une insistance qui lui rappelait, à chaque foulée, le poids de son propre corps au milieu du délitement universel. Isabeau sentait, sous la plante de ses pieds, les tressaillements de \*L'Astre-Solaire\*, une vibration sourde qui n'était plus le ronronnement rassurant des réacteurs, mais le râle d'une bête de métal dont les entrailles se déchiraient sous la pression du vide. L'air, autrefois saturé de parfums de jasmin et d'encens liturgique, portait désormais la morsure âcre de l'ozone et l'odeur de bois de rose brûlé, un sillage de luxe qui se consumait lentement alors que les panneaux de boiserie précieuses craquaient sous l'effet de la décompression. Derrière eux, le fracas des automates de sécurité qui s'effondraient résonnait comme un chant funèbre mécanique ; ces sentinelles de nacre et d'or, privées de leurs ordres par le chaos des systèmes, basculaient sur le marbre avec une lourdeur presque organique, leurs articulations de cuivre gémissant une dernière fois avant de se taire dans un nuage de poussière étincelante. Silas la tenait par le poignet, sa main large et calleuse étant la seule ancre de réalité dans cette dérive de cauchemar, et Isabeau pouvait percevoir, à travers le contact de leur peau, le rythme saccadé de son sang, cette pulsation fiévreuse qui battait à l'unisson de la sienne, comme deux cœurs s'efforçant de maintenir une chaleur précaire contre l'immensité glacée qui dévorait les couloirs.

Ils avançaient dans une pénombre striée de lueurs d'urgence, un rouge de braise qui léchait les murs et donnait à la sueur perlant sur le front de Silas l'éclat du rubis. Le silence qui s'installait par endroits était plus terrifiant que le vacarme des explosions lointaines, un silence épais, cotonneux, où l'on pouvait entendre le craquèlement du givre naissant sur les dorures des arches. Isabeau sentait le froid s'insinuer sous le

corset pressurisé de sa crinoline, une caresse de glace qui lui brûlait les côtes, tandis que ses poumons cherchaient une atmosphère qui s'amincissait, laissant dans sa bouche un goût de métal froid et de menthe sauvage. Chaque inspiration était une conquête, chaque expiration une perte irréparable de sa propre chaleur intérieure, et pourtant, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante, dépouillée des protocoles et des masques de cour, réduite à cette unique vérité : le froissement de la soie de Silas contre son épaule et l'odeur de cuir tanné et de tempête qui émanait de lui.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le Jardin Suspendu de l'Hiver, le choc thermique fut une gifle de pureté cristalline. Ici, le dôme de verre-diamant laissait transparaître l'agonie des cieux, une symphonie de nébuleuses en lambeaux et de soleils s'éteignant dans un dernier soupir d'indigo. Le froid n'était plus une menace, il était devenu l'architecture même du lieu. Les plantes artificielles, chefs-d'œuvre de bio-ingénierie conçus pour une éternité de printemps, étaient en train de se métamorphoser sous leurs yeux ; le givre, comme une fine dentelle de nacre, enserrait les pétales de soie des orchidées mécaniques, transformant leur souplesse en une fragilité de verre. Isabeau tendit une main gantée, effleurant une fougère de polymère dont les frondes se brisèrent dans un tintement de clochette, une pluie de diamants synthétiques venant mourir sur le tapis de neige artificielle qui recouvrait déjà le sol. Elle sentit ses propres cils s'alourdir, chargés de minuscules cristaux, et son regard se perdit un instant dans les yeux de Silas, dont le bleu d'hydrogène semblait s'être intensifié, absorbant la lumière déclinante des étoiles pour la lui restituer avec une douceur désespérée.

Ils se glissèrent plus profondément dans ce sanctuaire de givre, là où les bancs de fer forgé disparaissaient sous des draperies de glace. L'odeur du jardin avait changé : le parfum floral synthétique s'était figé, remplacé par une senteur minérale, presque sucrée, celle de l'azote liquide qui s'échappait des conduits brisés. Silas l'attira contre lui, son manteau d'officier, rude et imprégné du sel des voyages interstellaires, l'enveloppant comme une armure de laine et de souvenirs. Contre son torse, Isabeau entendait le grondement de sa respiration, un souffle profond qui faisait vibrer son propre corps, et elle ferma les yeux pour mieux goûter à cette intimité suprême, ce

moment où le monde extérieur, avec ses empires croulants et ses flottes en flammes, n'était plus qu'un écho lointain. La rugosité des doigts de Silas sur sa joue, le contraste entre sa peau brûlante et l'air qui se cristallisait autour d'eux, créaient une tension presque insoutenable, une soif d'existence qui se manifestait par le besoin de se fondre l'un dans l'autre avant que le gel ne les immobilise pour toujours.

Sous leurs pieds, le sol de cristal vibrait encore de temps à autre, mais c'était un mouvement de berceau, une lente dérive vers l'oubli. Isabeau sentait le poids de ses bijoux, ses émeraudes de la taille de noix qui semblaient soudain n'être que des cailloux sans importance, des fardeaux de lumière froide dont elle aurait voulu se défaire pour ne plus être qu'une âme nue dans les bras de cet homme. Elle goûta le sel d'une larme qui roulait sur sa propre lèvre, une goutte de vie chaude qui se heurta à la morsure de l'air, et elle réalisa que chaque battement de leur cœur était un acte de trahison envers le vide qui les entourait, une revendication de leur humanité face à l'extinction du cosmos. Le Jardin de l'Hiver, avec ses fleurs de givre et ses arbres de verre, devenait leur dernier palais, une cathédrale de silence où la beauté ne naissait plus de la vie, mais de la pureté absolue de la fin.

Le vent de la décompression commença à siffler à travers les fissures du dôme, un chant de sirène aigu qui faisait vibrer les structures de carbone. Isabeau s'enfouit plus profondément dans le creux du cou de Silas, respirant l'arôme de sa peau, un mélange de musc et de fatigue qui était pour elle le parfum même de la liberté. Elle sentit les mains de Silas se resserrer sur sa taille, ses doigts cherchant la chaleur à travers les couches de tissu, et elle répondit à cette étreinte par une pression désespérée, ses propres mains s'accrochant à ses épaules comme si elles pouvaient retenir le temps. Il n'y avait plus de passé, plus de trahison des codes, plus de responsabilité envers un trône de poussière ; il n'y avait que cette peau contre cette peau, cette chaleur fragile défiant l'immensité noire qui s'engouffrait par les fenêtres brisées, cette certitude organique que, dans l'instant ultime, la seule vérité résidait dans le contact d'une main, dans le souffle partagé d'un dernier baiser, alors que le givre finissait de recouvrir les lys artificiels et que, dehors, le dernier soleil des Pléiades s'effondrait sur

lui-même dans un silence de velours.

# Chapitre 5

## La Valse Gravitationnelle

Le sol se déroba non pas avec un fracas, mais dans un soupir d'agonie, un gémissement de métal fatigué qui sembla s'étirer à l'infini dans la moiteur de la salle de bal. Isabeau sentit d'abord un fourmillement étrange au creux de son ventre, cette sensation de chute libre que l'on éprouve dans les rêves avant de s'éveiller en sursaut, mais ici, le réveil n'était qu'une plongée plus profonde dans l'irréel. Ses talons, qui martelaient le marbre veiné de nacre depuis des heures, perdirent tout contact avec la pierre froide, et soudain, le poids de sa robe, cette prison de soie pressurisée et de broderies d'argent, s'évanouit pour ne laisser qu'une caresse aérienne autour de ses jambes. Elle flottait, suspendue dans un air devenu épais, chargé de la poussière d'un empire qui s'effritait, et la seule ancre qui la retenait encore à la réalité était la main de Silas, rugueuse et brûlante, verrouillée sur sa taille.

L'arôme qui émanait de lui l'enveloppa comme un linceul protecteur : une odeur de cuir ancien tanné par les vents stellaires, de tabac froid et cette pointe métallique de sang séché qui racontait les batailles menées loin de la cour. C'était un parfum d'homme, d'animal et de sueur, si violemment vivant au milieu des senteurs artificielles de lys et d'ambre qui imprégnaient les tentures de \*L'Astre-Solaire\*. Elle ferma les yeux, laissant sa tête basculer en arrière, et ses cheveux d'ébène, libérés des épingles de diamants qui les contraignaient, se déployèrent autour d'elle comme une méduse d'encre dans une mer invisible. Chaque mouvement était lent, onctueux, comme si le temps lui-même s'était liquéfié pour leur offrir ce dernier répit, cette grâce suspendue entre deux battements de cœur.

Autour d'eux, le décor de leur fin se mettait à danser. Des éclats de cristal provenant du grand lustre brisé montaient vers le plafond avec une lenteur de bijoux, scintillant

sous les reflets agonisants des soleils extérieurs. Des feuilles de rosewood, arrachées aux boiseries par les secousses des bombardements, tourbillonnaient comme des automnes oubliés, mêlant leur odeur boisée et sèche à la fraîcheur de l'oxygène qui s'échappait par les micro-fissures de la coque. Isabeau tendit une main libre, ses doigts effleurant un débris de verre qui flottait à sa portée ; il était froid, d'une froideur absolue qui lui rappela la proximité du vide derrière les baies vitrées, mais lorsqu'elle ramena son regard vers Silas, elle ne vit que la fournaise.

Il la regardait avec une intensité qui lui brûlait la peau, ses yeux d'orage sondant les profondeurs de son âme tandis qu'ils dérivèrent ensemble, leurs corps s'entrelaçant dans une chorégraphie improvisée par le chaos. Elle sentait la chaleur de son souffle contre son cou, un courant d'air chaud qui contrastait avec le givre commençant à mordre les coins de la pièce. Sa peau à lui était parsemée de cicatrices qu'elle devinait sous le tissu rêche de son uniforme de déserteur, des reliefs qu'elle avait appris à connaître dans l'obscurité, des géographies de douleur qu'elle voulait désormais cartographier de ses lèvres. Dans cette absence de pesanteur, le moindre contact devenait une décharge électrique, un ancrage nécessaire pour ne pas se dissoudre dans l'immensité noire qui les guettait.

— Isabeau, murmura-t-il, et son nom dans la bouche de Silas n'était plus un titre de noblesse, mais une prière, une supplication charnelle qui vibrerait jusque dans la moelle de ses os.

Elle ne répondit pas avec des mots, car les mots appartenaient à l'ancien monde, celui des traités de paix rompus et des lignées de sang. Elle répondit par le toucher, faisant glisser sa main gantée de dentelle le long de la mâchoire de Silas, sentant le grain de sa barbe de quelques jours, une texture de sable et de fer. Elle chercha le creux de son épaule, y enfouit son visage pour respirer encore une fois cette vie brute, ce sel de la peau qui était pour elle le seul goût de la vérité. Ses propres larmes, libérées par l'émotion et l'apesanteur, se détachaient de ses cils en petites perles translucides qui gravitaient autour de leurs visages comme des étoiles miniatures, témoins liquides de

sa reddition.

Le vaisseau poussa un nouveau cri, un grondement sourd qui fit vibrer l'air jusque dans leurs poumons, et une lumière pourpre, la couleur d'une plaie ouverte, envahit la salle de bal alors qu'une nébuleuse voisine s'effondrait sous l'impact des charges à distorsion. Mais dans ce berceau de décombres, Isabeau se sentait d'une légèreté presque divine. Elle n'était plus l'héritière des Pléiades, elle n'était plus le pion d'une dynastie solaire ; elle n'était qu'une femme, faite de chair, de désir et de terreur, s'accrochant à l'homme qu'elle aurait dû haïr. Elle sentit les doigts de Silas s'insinuer sous le corset de sa robe, cherchant la douceur de ses côtes, la cadence effrénée de son cœur qui frappait contre sa poitrine comme un oiseau captif.

C'était un baiser qui goûtait le métal et le miel sauvage, une rencontre de lèvres qui semblait vouloir aspirer l'âme de l'autre avant que le vide ne s'en charge. Elle goûta la pointe de sel sur sa langue, le souffle court de Silas, et cette urgence organique qui transcendait la fin de tout. Ils tournaient sur eux-mêmes, emportés par l'inertie de leur étreinte, au milieu des lambeaux de rideaux de velours cramoisi qui flottaient comme des bannières de sang. Elle se pressa davantage contre lui, cherchant à fusionner leurs deux chaleurs, à créer un noyau de vie si dense que même l'extinction des soleils ne pourrait l'entamer.

Ses pensées s'effiločiaient, ne laissant place qu'à des sensations pures : la rugosité du drap de Silas contre la finesse de sa soie, le bourdonnement de ses propres tempes, le parfum de l'ozone qui devenait de plus en plus piquant, signalant que le voile entre eux et l'infini s'amincissait. Elle se demanda si, dans les derniers instants, les molécules de leurs corps se mélangeraient à celles de la poussière d'étoiles, si leur baiser resterait gravé dans la trame de l'espace-temps comme une anomalie de pure lumière. Elle ne craignait plus le silence qui venait, car dans cet instant de grâce gravitationnelle, elle avait trouvé une plénitude que le trône ne lui avait jamais offerte.

Silas écarta une mèche de cheveux de son front, son geste d'une douceur infinie malgré la violence du monde qui s'écroulait au-delà des vitres. Leurs regards se soudèrent, un bleu d'hydrogène plongeant dans un gris d'acier, et dans ce miroir, Isabeau vit sa propre libération. Ils n'étaient plus que deux atomes dansant dans la chambre de combustion d'une création qui rendait l'âme, deux étincelles de conscience refusant de s'éteindre sans avoir connu le sommet de leur propre fièvre. Les craquements de la structure du vaisseau devenaient des notes de musique, une symphonie de fin du monde dont ils étaient les seuls spectateurs, les seuls danseurs.

Elle sentit la pression des mains de Silas augmenter, comme s'il craignait que l'espace lui-même ne tente de la lui arracher, et elle s'ancra en lui, ses jambes s'enroulant autour des siennes dans un geste de possession désespéré. L'air se raréfiait, devenait plus frais, apportant avec lui le goût de la glace interstellaire, mais Isabeau ne sentait que le feu qui courait sous la peau de Silas, ce brasier humain qui défiait le zéro absolu. Ils étaient seuls, absolument seuls, dans ce palais de verre qui dérivait vers le néant, et pourtant, elle n'avait jamais ressenti une telle présence, une telle densité d'être.

Le dernier soleil des Pléiades, derrière eux, amorça sa lente agonie, projetant une ombre immense et dorée qui étira leurs silhouettes liées sur les murs de bois de rose, une image de dévotion éternelle figée dans une seconde d'éternité. Isabeau ferma les yeux, se laissant porter par cette valse sans sol, savourant l'odeur du cou de Silas, le rythme de son souffle qui s'accordait au sien, et la certitude que si c'était là la fin, alors le monde avait valu la peine d'être vécu, ne serait-ce que pour ce dernier baiser suspendu dans le vide, cette ultime révolte de la chair contre le silence des étoiles éteintes.

# Chapitre 6

## Le Mur de Verre

La nébuleuse de la Tarentule, ce berceau de gaz incandescents qui avait veillé sur les rêves de mille générations de Valmont, commença à s'effacer, non pas avec le fracas d'une explosion, mais dans un râle de lumière mourante, un étirement de pourpre qui virait au gris de cendre sous les yeux de ceux qui restaient. Isabeau sentait contre son dos la chaleur radieuse de Silas, une présence tellurique qui ancrerait son corps chancelant tandis que le sol de verre de la galerie oscillait imperceptiblement, vibrant sous l'impact lointain des torpilles à distorsion qui déchiraient les ponts inférieurs. L'air, dans cette enclave de luxe désuet, s'était chargé d'une odeur complexe, un mélange de cire d'abeille ancienne provenant des parquets de bois de rose, d'ozone piquant qui irritait le fond de sa gorge et de ce parfum musqué, profondément humain, qui émanait de la peau de Silas, un sillage de cuir tanné et de fatigue qui était, pour elle, la seule odeur de vérité dans ce tombeau de cristal. Elle tourna légèrement la tête, sentant le frottement de la soie pressurisée de son corset contre ses côtes, un craquement discret qui soulignait le silence pesant de la pièce, et elle vit le reflet de Silas dans la paroi transparente : une ombre massive, balafmée, dont la main rugueuse, marquée par le métal et le froid des hangars, reposait à quelques millimètres de sa propre taille, n'osant pas encore briser la dernière frontière de leur pudeur agonisante.

Le vide, au-delà du verre, n'était plus noir, il était d'une opacité goudronneuse, dévorant les étoiles une à une comme des perles que l'on écraserait sous un talon invisible, et Isabeau ressentit soudain le poids insupportable de ce qu'elle portait sur elle, cette parure impériale qui lui semblait maintenant être une armure de glace lui enserrant le cœur. Ses doigts, fins et pâles, remontèrent vers sa gorge où la Rivière des Larmes, un collier de diamants de sirius dont chaque pierre valait un système

planétaire, brûlait sa peau d'un froid minéral, une morsure de prestige qui n'avait plus aucun sens face au néant qui s'avavançait. Elle sentit le fermoir de platine céder sous sa pression, un déclic sec qui résonna dans le vide de la salle de bal, et le bijou glissa entre ses phalanges, lourd, serpentant comme une chaîne brisée avant de s'étaler dans le creux de sa paume, dérisoire cascade de lumière morte. Elle s'approcha de la fissure qui zébrait le coin inférieur de la grande baie, une cicatrice dans le verre d'où s'échappait un sifflement ténu, une plainte mélancolique qui aspirait l'air parfumé de la pièce vers l'infini, et elle regarda les diamants, ces témoins de sa lignée, ces gardiens de son rang qui l'avaient tenue captive de l'étiquette pendant vingt-quatre hivers.

Sans un mot, elle ouvrit la main, et le collier fut happé par le vide, une étincelle de vanité qui disparut instantanément dans la gueule de la nébuleuse éteinte, ne laissant derrière elle que la sensation de la peau nue d'Isabeau, enfin exposée, enfin libre de la marque des Valmont. Elle continua son geste, arrachant les boucles d'oreilles en saphir qui lui pesaient aux lobes, sentant la piqûre de l'air frais sur sa chair, puis elle retira les bagues de ses doigts, une à une, les jetant vers la fissure comme on lance des offrandes à un dieu affamé, écoutant le petit tintement du métal contre le verre avant le grand silence. Elle percevait le regard de Silas sur elle, un regard qui n'était pas fait de convoitise mais d'une compréhension dévastatrice, une reconnaissance de l'abandon qu'elle opérait, et elle devinait, sans avoir besoin de se retourner, le rythme saccadé de son cœur qui battait à l'unisson du sien, deux percussions organiques luttant contre l'arythmie du vaisseau qui se mourait.

L'odeur de la poussière stellaire, une fragrance métallique et âpre comme le goût du sang sur la langue, s'infiltrait par la fissure, se mêlant à la chaleur que Silas dégageait, créant une atmosphère de serre tropicale au milieu d'un hiver éternel. Isabeau se sentait devenir plus légère, non pas à cause de la gravité qui commençait à faiblir, faisant flotter quelques mèches de ses cheveux noirs échappées de leur carcan de laque, mais parce que chaque bijou sacrifié emportait avec lui une strate de son identité de porcelaine. Elle n'était plus l'Héritière, elle n'était plus la cible, elle n'était

plus que cette fibre de vie fragile, cette pulsation de chaleur dans l'immensité glacée, et lorsqu'elle sentit enfin la main de Silas se poser sur son épaule, elle tressaillit, non de peur, mais d'une reconnaissance électrique, la texture de sa peau calleuse contre la sienne étant plus réelle, plus solide que n'importe quelle fondation de l'Empire.

Le contact était rugueux, presque douloureux tant la peau de Silas était imprégnée de la rudesse des combats et du froid des ponts extérieurs, mais pour Isabeau, c'était une caresse de velours, un ancrage nécessaire alors que le monde autour d'eux se liquéfiait en ombres portées. Elle s'appuya contre lui, sentant la force brute de son torse sous l'uniforme râpé, l'odeur de la sueur propre et du tabac froid qui s'accrochait à ses fibres, et elle ferma les yeux pour ne plus voir la mort des astres, préférant se concentrer sur le goût salé de sa propre lèvre qu'elle mordait nerveusement. Ils étaient là, deux naufragés sur une île de bois de rose et de verre, tandis que la première nébuleuse finissait de s'évanouir, laissant place à une obscurité si absolue qu'elle semblait palpiter comme un être vivant, une entité prête à les engloutir dans une étreinte finale.

Isabeau glissa ses doigts dans ceux de Silas, mêlant sa finesse à sa puissance, sentant les cicatrices sur ses jointures comme une carte géographique de ses souffrances passées, et elle comprit que son renoncement était total, que les bijoux perdus n'étaient que des cailloux jetés dans un puits sans fond pour mesurer la profondeur de sa chute. Son cœur, libéré du poids des gemmes, battait maintenant avec une violence nouvelle, une cadence de tambour de guerre qui réclamait non pas la victoire, mais la vie, ici et maintenant, dans ce bref instant où la pesanteur mourait. Elle tourna le visage vers lui, captant dans la pénombre l'éclat de ses yeux, ces reflets d'ambre qui étaient les dernières lumières de son univers, et elle sentit le souffle chaud de l'homme contre ses pommettes, un souffle qui sentait la survie et le désir brut. La réalité se fissurait comme le verre sous leurs pieds, les protocoles de décompression hurlaient des avertissements que personne n'entendait plus, et dans cette salle de bal où les fantômes des courtisans semblaient danser une dernière fois parmi les débris de lumière, Isabeau s'abandonna totalement à la présence de Silas, savourant la texture

de son cou lorsqu'elle y enfouit son visage, cherchant à boire chaque parcelle de son humanité avant que le vide ne vienne réclamer son dû.

Le goût de l'air se faisait plus rare, plus sec, apportant avec lui une amertume de cuivre qui signalait la fin imminente des réserves, mais Isabeau s'en moquait, ivre de la sensation de ses muscles qui se contractaient sous ses doigts, de cette chaleur animale qui était le dernier rempart contre le zéro absolu de l'espace. Elle sentait le monde s'effondrer, les soleils s'éteindre comme des bougies soufflées par un géant, mais dans le creux de ses reins, la main de Silas était un incendie, une promesse que tant que leurs corps seraient liés, le néant n'aurait pas de prise sur eux. Ils ne se parlaient pas, les mots étant trop lourds, trop lents pour la rapidité de leur chute, mais chaque souffle partagé, chaque battement de cœur synchronisé était une déclaration de guerre contre l'oubli, une révolte charnelle qui transcendait les ruines de l'Astre-Solaire et les débris d'un empire qui n'avait jamais su ce qu'était la chaleur d'une main d'homme contre une main de femme, dépouillées de tout sauf de leur propre désir.

# Chapitre 7

## L'Incursion de la Coalition

La vibration commença non pas par un bruit, mais par une onde sourde qui remonta le long des vertèbres d'Isabeau, une plainte profonde née dans les entrailles de l'Astre-Solaire, là où le métal rencontrait la violence de l'abordage. Dans le sanctuaire de la chambre haute, l'air s'épaississait, saturé par l'odeur entêtante du bois de rose chauffé par les circuits en surcharge et ce parfum de lavande ancienne, presque rance, qui s'échappait des tentures de velours cramoisi. Silas se tendit, ses muscles roulant sous la peau de son dos comme des bêtes piégées, et elle sentit contre sa paume la moiteur d'une sueur froide, une humidité saline qui racontait l'instinct de survie, l'appel du combat, l'adrénaline qui monte comme une marée amère dans la gorge. Dehors, les détonations de la Coalition ne ressemblaient qu'à des battements de tambour étouffés par des couches de coton, mais chaque secousse faisait pleuvoir du plafond une poussière d'or fine, une neige de luxe déchu qui venait se poser sur les cils de Silas, scintillant comme des étoiles mourantes avant de se dissoudre dans la chaleur de leur étreinte.

Le souffle de Silas se fit court, haché, une respiration de loup qui sent le prédateur approcher, et l'odeur âcre de l'ozone commença à filtrer par les bouches d'aération, se mêlant au goût de fer que la peur laissait sur la langue d'Isabeau. Elle resserra sa prise, ses doigts s'enfonçant dans la chair ferme de ses épaules, cherchant à ancrer cet homme, ce déserteur, cet amant de la fin des temps, dans la réalité immédiate de leurs corps plutôt que dans le fracas du devoir qui l'appelait au-delà de la porte blindée. Elle pouvait sentir le cuir de son baudrier qui grinçait, une odeur de bête tannée, de voyage et de poudre noire, une fragrance virile et brutale qui heurtait la douceur poudrée de sa propre peau, créant un contraste si violent qu'il en devenait une douleur exquise. Les murs de la salle de bal, jadis si vastes, semblaient se refermer sur eux, le

velours absorbant les cris lointains et le sifflement de la décompression, ne laissant de place que pour le son de leurs deux cœurs qui luttèrent pour rester synchrones alors que l'univers perdait son rythme.

Silas tourna la tête, le regard accroché à la poignée de bronze qui frémissait sous l'impact des ondes de choc, et Isabeau vit dans ses yeux d'ambre la lueur du soldat, cette étincelle froide qui calcule les angles de tir et les secondes de survie, mais elle posa ses lèvres sur la cicatrice qui barrait sa tempe, un sillon de peau durcie qui goûtait le sel et le vieux métal. Elle ne voulait pas qu'il parte, elle ne voulait pas que le monde extérieur, avec ses raisons d'État et ses haines stellaires, vienne profaner le silence organique qu'ils avaient tissé entre leurs membres emmêlés. La soie de sa crinoline, froissée et déchirée par endroits, émettait un froissement sec, comme le bruit d'ailes d'insectes agonisants, alors qu'elle se pressait davantage contre lui, cherchant la chaleur de son ventre, le foyer de vie qui semblait être le dernier point fixe d'une galaxie en train de se liquéfier.

Un fracas plus proche fit vaciller les lustres, et le cristal se mit à pleurer, un tintement mélodieux et tragique qui emplît l'espace d'une musique de verre brisé, tandis que l'odeur du brûlé se précisait, une morsure chimique qui irritait les narines et faisait monter les larmes. Silas eut un mouvement pour se lever, ses mains cherchant instinctivement le froid rassurant de son arme, mais Isabeau attrapa son visage, ses doigts fins encadrant sa mâchoire mal rasée, sentant le piquant des poils contre sa pulpe délicate. Elle le força à la regarder, à se noyer dans le bleu d'hydrogène de ses yeux où brûlait un incendie bien plus dévastateur que celui qui ravageait les ponts inférieurs. Elle ne dit rien, car les mots auraient eu le goût de la cendre, mais elle laissa sa langue effleurer le coin de sa bouche, un contact humide, désespérément lent, qui agissait comme un poison doux, un ancrage charnel dans l'oubli.

Le sol tressaillit de nouveau, plus violemment, et pendant une seconde éternelle, la pesanteur flancha, les laissant flotter à quelques centimètres du tapis persan, un instant de grâce suspendu où leurs corps ne pesaient plus rien, où seule la pression de

leurs mains l'un contre l'autre les empêchait de dériver vers les coins sombres de la pièce. Dans cette apesanteur éphémère, Silas sembla céder, son corps se relâchant contre le sien, abandonnant la rigidité du guerrier pour la malléabilité de l'amant condamné. L'odeur du sang, celui des hommes qui mouraient derrière les murs, commença à saturer l'atmosphère, un fumet métallique et chaud qui rappelait la fragilité de la vie, mais pour Isabeau, ce n'était qu'un décor lointain, une toile de fond pour la sensation de la poitrine de Silas qui s'écrasait contre la sienne, écrasant la dentelle et le satin.

Elle sentit la vibration des bottes des soldats d'Andromède dans le couloir, un martèlement sourd qui résonnait dans le bois de rose comme un compte à rebours, mais elle s'en moquait, ivre de la texture de la peau de Silas, de cette chaleur animale qui était le seul rempart contre le zéro absolu qui s'engouffrait par les fissures de la coque. Elle ferma les yeux, se concentrant sur le goût de son propre sang alors qu'elle mordillait sa lèvre inférieure, une petite douleur nécessaire pour se sentir encore vivante, encore présente. Silas la ramena contre lui avec une force qui aurait dû la briser, ses mains s'égarant dans les plis de sa robe, cherchant la douceur de ses cuisses, la réalité de sa chair sous les artifices de la noblesse. Il avait choisi. Le combat n'était plus dehors, parmi les débris de l'empire, mais ici, dans cet espace de quelques mètres carrés où l'on pouvait encore sentir la chaleur d'un autre être humain.

Le premier impact contre la porte fit sauter les charnières de bronze avec un gémissement de métal supplicié, et une traînée de fumée grise, grasse, chargée de particules de carbone, commença à ramper sur le sol comme un serpent de brume. Isabeau ne se détourna pas, elle se perdit dans le cou de Silas, respirant son odeur de musc et de panique, sentant le battement frénétique de son artère carotide contre sa joue, une percussion de vie sauvage qui défiait l'invasion. Elle sentait le froid de l'espace s'insinuer, une morsure invisible qui commençait à geler les bords du tapis, transformant la vapeur de leur souffle en petits cristaux de glace qui dansaient dans l'air saturé de fumée. Les soldats approchaient, elle entendait le sifflement de leurs armures pressurisées, un son mécanique et inhumain qui tranchait avec le murmure de

leurs peaux qui se frottaient l'une contre l'autre.

Dans ce dernier sanctuaire, le temps s'étira comme une goutte de miel ambré, chaque seconde chargée du poids d'une éternité perdue, et Silas, au lieu de se saisir de son épée, s'enfouit plus profondément dans la chevelure d'Isabeau, humant le parfum de santal et de peur qui s'en dégageait. Ils étaient deux naufragés sur un radeau de bois précieux, entourés par une mer de néant et de violence, mais dans la cambrure de leurs reins, dans le mélange de leur sueur et de leurs larmes, il existait une vérité que les canons de la Coalition ne pourraient jamais atteindre. Le métal de la porte finit par céder dans un fracas de tonnerre, laissant entrer une lumière crue, aveuglante, celle des soleils qui s'éteignent et des projecteurs des conquérants, mais Isabeau ne vit que l'ombre du visage de Silas au-dessus d'elle, une éclipse de tendresse dans le chaos. Elle ouvrit la bouche pour cueillir son dernier souffle, un baiser qui avait le goût de l'adieu et du sel, une communion de chairs qui se moquait de l'effondrement des mondes, tandis que le froid, enfin, venait les envelopper de son manteau de cristal.

# Chapitre 8

## Le Murmure du Plasma

L'air, autrefois saturé du parfum lourd des lys d'Andromède et des effluves de musc qui flottaient dans les galeries de \*L'Astre-Solaire\*, se figeait maintenant en une substance plus dense, presque coupante, qui venait griffer le fond de la gorge d'Isabeau à chaque inspiration. Le murmure autrefois omniprésent des générateurs, ce battement de cœur mécanique qui maintenait l'illusion de la vie au milieu du vide, s'était éteint dans un soupir de métal agonisant, laissant place à un silence si absolu qu'elle pouvait entendre le sang cogner contre ses propres tempes. Le froid n'était pas une simple absence de chaleur ; c'était une présence physique, une bête invisible qui s'insinuait sous les couches de soie pressurisée de sa crinoline, mordant la nacre de ses épaules et engourdissant ses doigts longs et fins. Elle se pressa davantage contre Silas, cherchant dans l'épaisseur de son manteau d'officier une ancre, une raison de ne pas se laisser dissoudre dans cette pénombre qui gagnait du terrain. La laine brute de son uniforme, imprégnée de l'odeur de la poudre, du tabac froid et de cette sueur âcre née de la peur et de l'effort, était la seule frontière qui la séparait encore de l'abîme.

Leurs corps, imbriqués comme les rouages d'une horlogerie brisée, luttèrent pour maintenir un foyer de vie au centre de la salle de bal déserte, là où les boiseries en bois de rose commençaient à craquer sous l'effet de la contraction thermique. Isabeau sentait la chaleur de Silas, une chaleur de bête traquée, qui émanait de son torse puissant contre son sein, et elle ferma les yeux pour mieux percevoir la rugosité de sa peau contre sa joue. Ses mains, malgré les cicatrices qui les sillonnaient, étaient d'une douceur inattendue lorsqu'il les posa sur sa nuque, ses doigts s'égarant dans les boucles d'ébène de son chignon défait. Elle huma l'odeur de son cou, un mélange de sel et de métal, et elle se sentit étrangement légère, comme si la gravité, en s'étiolant,

emportait avec elle le poids des siècles d'étiquette et de devoirs.

— Silas, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vapeur argentée dans l'obscurité, le froid est un secret que l'on ne peut garder longtemps.

Il ne répondit pas tout de suite, se contentant de resserrer son étreinte, sa respiration lourde et régulière soulevant les dentelles de son corsage. Elle sentait le battement de son cœur contre ses propres côtes, un rythme syncopé, sauvage, qui semblait défier la lente agonie du vaisseau. Enfin, il parla, et sa voix était une basse profonde qui fit vibrer la cage thoracique d'Isabeau, une vibration qui se propagea jusque dans son ventre.

— J'ai déserté parce que je ne supportais plus l'odeur de la brûlure, avoua-t-il, le front appuyé contre le sien. Pas celle des moteurs, mais celle des mondes que l'on réduit en cendres pour des frontières qui n'existent pas sur les cartes stellaires. J'ai vu des nébuleuses entières se flétrir sous nos tirs de barrage, Isabeau. Cela sentait l'ozone et l'oubli. Et quand je t'ai vue, sur cette estrade, si froide et si haute, j'ai cru que tu étais la seule chose qui ne pourrait jamais brûler.

Isabeau laissa échapper un rire triste, un son cristallin qui se brisa contre les parois de verre de la salle. Elle se détacha légèrement de lui, juste assez pour plonger son regard d'hydrogène dans les yeux sombres de l'officier, là où dansaient encore les reflets mourants des lustres.

— Tu te trompes, Silas. C'est moi qui ai ouvert les portes. C'est moi qui ai glissé les fréquences de nos boucliers dans les flux de données que tu as interceptés. Je voulais que tout cela s'arrête. Le velours, l'or, les sourires de porcelaine derrière lesquels on étouffe... Je préférais voir cet empire s'effondrer sous le poids de sa propre arrogance plutôt que de passer une seule seconde de plus à être une relique décorative. J'ai trahi mon sang pour un baiser que je ne savais même pas si je recevrais un jour.

Le silence qui suivit fut plus dense que le froid. Silas la dévisagea, ses traits sculptés par l'ombre et la lumière vacillante, et il ne vit pas en elle une traîtresse, mais une âme dont la solitude faisait écho à la sienne. Il approcha ses lèvres de son oreille, et Isabeau frissonna, non pas de froid, mais de cette décharge électrique qui parcourait son échine à chaque fois qu'il la touchait.

— Nous sommes les architectes de notre propre ruine, murmura-t-il, sa main glissant le long de sa taille pour s'immobiliser dans le creux de ses reins. Mais dans ce naufrage, Isabeau, ta peau est la seule terre ferme que je souhaite fouler.

Il l'embrassa alors, un baiser qui avait le goût du désespoir et du nectar de fin du monde, une union de bouches où se mêlaient la chaleur de leur dernier souffle et le sel de leurs larmes silencieuses. La texture de ses lèvres était à la fois ferme et assoiffée, une urgence qui se moquait des protocoles et des flottes ennemies qui déchiraient le ciel au-delà du dôme. Isabeau s'abandonna à cette sensation, ses mains remontant sous la veste de Silas pour sentir la chaleur brute de son dos, la force des muscles qui se tendaient sous ses doigts. Elle voulait s'imprégner de chaque centimètre de lui, mémoriser la courbe de ses épaules, la rugosité de sa barbe, le parfum de sa peau avant que le vide ne vienne tout effacer.

C'est alors que la lumière changea.

Le bleu glacial de la décompression et l'obscurité de la panne furent soudainement balayés par une onde chromatique d'une intensité insoutenable. À travers les immenses verrières de la salle de bal, le ciel n'était plus un gouffre noir piqué de diamants, mais une plaie béante, un violet profond, électrique, presque charnel, qui envahissait l'espace. Le noyau solaire, à quelques millions de kilomètres de là, venait de franchir le seuil de non-retour. Cette couleur n'était pas naturelle ; c'était la teinte de la matière qui se déchire, du plasma qui hurle sa délivrance avant de tout consumer.

La lumière violette baigna leurs visages, transformant la soie blanche d'Isabeau en un linceul d'améthyste et faisant briller les larmes de Silas comme des perles de sang sombre. Le froid sembla refluer un instant, chassé par le rayonnement pur de l'étoile mourante. Tout autour d'eux, les objets commençaient à léviter doucement alors que les derniers générateurs de gravité rendaient l'âme. Un verre de cristal, resté sur une table de marbre, s'éleva lentement, tournoyant sur lui-même comme une petite étoile perdue, avant de s'écraser au plafond dans un tintement mélodieux.

Isabeau ne détourna pas les yeux. Elle contemplait cette apocalypse violette avec une sérénité nouvelle. Elle sentit le corps de Silas se presser plus fort encore contre le sien, ses bras l'entourant comme s'il pouvait, par sa seule force, la protéger de l'onde de choc qui s'annonçait.

— Regarde, Silas, dit-elle, sa voix portée par une étrange exaltation. Le ciel est à notre image. Une explosion de beauté avant le silence.

Ils restèrent ainsi, suspendus entre deux mondes, dans une salle de bal qui devenait leur tombeau et leur sanctuaire. Isabeau sentait le goût du plasma dans l'air, une saveur métallique et sucrée qui lui picotait la langue. Elle posa sa main sur le cœur de Silas, sentant chaque battement devenir plus précieux, chaque seconde s'étirer comme une éternité de velours. Ils n'étaient plus une héritière et un déserteur, ils n'étaient plus les pions d'un conflit galactique ; ils étaient deux consciences solitaires, deux fragments de chair et d'esprit qui avaient choisi de s'aimer à l'instant précis où l'univers décidait de s'éteindre.

Le violet devint plus éclatant, une incandescence qui semblait brûler la rétine, mais qui apportait avec elle une étrange douceur, celle de la fin de toutes les luttes. Isabeau enfouit son visage dans le creux de l'épaule de Silas, respirant une dernière fois cette odeur de vie, de sueur et d'espoir, tandis que le murmure du plasma se transformait en un chant sourd, une vibration cosmique qui berçait leur ultime étreinte dans la splendeur agonisante des soleils. Ses doigts se crispèrent sur le drapé de son

uniforme, cherchant à s'ancrer dans cette réalité charnelle une fraction de seconde de plus, avant que la lumière ne devienne tout, et que le tout ne devienne rien.

# Chapitre 9

## L'Ultime Sacre

L'air s'était chargé d'une densité presque liquide, une substance ambrée et lourde qui semblait vouloir emprisonner leurs derniers gestes dans une résine d'éternité, tandis que les parois de bois de rose de la grande salle de bal de \*L'Astre-Solaire\* gémissaient sous la pression invisible du vide qui frappait à la porte. Isabeau sentait contre ses côtes le battement désordonné de son propre cœur, ce petit animal affolé qui heurtait le corset de soie pressurisée, alors que l'odeur de l'ozone, métallique et piquante, se mêlait au parfum de jasmin nocturne qui s'évaporait de sa peau chauffée par l'angoisse et le désir. En face d'elle, Silas n'était plus l'officier renégat dont le nom faisait trembler les systèmes, mais un homme de chair, de sueur et de fatigue, dont les yeux brûlaient d'une lumière plus intense que celle des soleils agonisants au-delà des larges baies vitrées. Elle leva ses mains, des doigts effilés dont les extrémités picotaient sous l'effet de la pesanteur vacillante, et elle saisit la dentelle immaculée qui bordait son décolleté, sentant sous ses phalanges le grain délicat et complexe du fil de soie, ce travail d'orfèvre réalisé par des générations d'artisans aujourd'hui réduits en poussière stellaire. Dans un froissement sec qui déchira le silence oppressant de la salle, elle arracha la bande de tissu précieux, savourant la résistance de la trame avant qu'elle ne cède, libérant un nuage de particules de nacre qui flottèrent autour d'eux comme des lucioles dans l'ombre grandissante.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait percevoir la chaleur animale qui émanait de son corps, une effluve de cuir tanné et de tabac froid, une odeur de vie sauvage qui jurait magnifiquement avec l'opulence stérile de son propre monde. Ses doigts, guidés par une intuition qui dépassait la raison, commencèrent à tresser la dentelle déchirée, la nouant avec une maladresse tendre pour en former un cercle imparfait, un diadème de fortune né du naufrage de sa lignée. Silas ne bougeait pas, son souffle court venant

caresser le front d'Isabeau, et elle pouvait entendre le frottement du tissu de son uniforme contre ses propres hanches, un son de velours et de laine qui semblait être la seule musique capable de couvrir le hurlement lointain des sirènes de détresse. Elle leva les bras, les muscles de ses épaules se tendant dans un effort gracieux, et déposa la couronne de dentelle sur le front balaféré du déserteur, ses doigts effleurant au passage la peau rugueuse de ses tempes, là où la vie avait gravé les stigmates de la guerre et du mépris. C'était un sacre sans empire, une royauté de cendres où elle lui offrait non pas un trône, mais son allégeance totale, son sang et son souffle, au moment précis où la réalité commençait à se distendre, où les angles de la pièce perdaient de leur superbe pour se courber sous le poids de l'effondrement cosmique.

Leurs regards se soudèrent, un bleu d'hydrogène rencontrant l'obscurité de l'abîme, et Isabeau crut voir dans les pupilles de Silas le reflet de toutes les nébuleuses qu'ils ne verraient jamais, un voyage immobile dans les profondeurs de l'âme. Elle sentit la main de Silas se poser sur sa nuque, ses doigts calleux s'enfonçant dans la douceur de ses cheveux d'ébène, un contraste de textures qui déclencha en elle un frisson électrique, une décharge de vie pure au milieu de la nécrose galactique. Il l'attira vers lui, et quand leurs lèvres se rencontrèrent enfin, le goût de la fin du monde envahit Isabeau : c'était un mélange de sel, de vin vieux et d'une amertume sucrée qui rappelait les fruits trop mûrs juste avant qu'ils ne tombent. Ce baiser n'était pas une promesse d'avenir, mais une revendication du présent, un acte de piraterie sur le temps lui-même, où chaque seconde volée au néant devenait une éternité de sensations. Elle goûta la rugosité de ses lèvres, la chaleur de sa langue, et s'accrocha à ses épaules comme si Silas était le seul mât solide dans un océan en furie, tandis que le sol sous leurs pieds commençait à vibrer d'une fréquence sourde, une note de basse qui résonnait jusque dans ses os.

Autour d'eux, le décorum de \*L'Astre-Solaire\* s'effaçait, les lustres de cristal ne projetant plus que des éclats de lumière mourante, des prismes qui dansaient sur leurs visages comme des larmes de verre. Isabeau ferma les yeux, préférant l'obscurité habitée de son propre corps à la splendeur agonisante du vaisseau, et elle se concentra

sur le contact de la peau de Silas, sur cette sensation de plénitude qui l’envahissait malgré le vide qui gagnait du terrain. Elle sentait le poids de sa crinoline devenir dérisoire, la soie pressurisée ne semblant plus être une barrière mais une seconde peau, vibrant au diapason de l’univers qui se déchiquetait. Les pensées d’Isabeau s’effilochaient, ses doutes sur sa trahison et la chute de son empire se dissolvant dans la chaleur de cette étreinte, ne laissant place qu’à une certitude organique : être ici, maintenant, dans les bras de cet homme que tout aurait dû lui faire haïr, était la seule vérité qui n’avait pas été corrompue par les siècles de protocole.

Le temps se dilatait, s’étirant comme une toile de soie que l’on torture, chaque battement de cil devenant une geste héroïque, chaque respiration une symphonie de survie. Elle sentit le souffle de Silas dans son cou, un murmure inaudible mais vibrant de dévotion, et elle sut qu’il ressentait la même chose, cette suspension miraculeuse où la mort n’était plus une menace mais un simple décor. La dentelle sur son front à lui semblait briller d’une lueur intérieure, captant les derniers photons de la salle, une auréole de fortune pour un roi sans terre. Isabeau laissa sa tête retomber en arrière, exposant la courbe de sa gorge au vide et à Silas, offrant sa vulnérabilité comme le sacrifice ultime à cet amour né de la ruine. Elle percevait, à travers la plante de ses pieds, le frémissement du verre des baies vitrées qui commençait à se fissurer, un craquement cristallin, mélodieux et terrifiant, qui annonçait l’invasion finale de la nuit. Pourtant, elle ne ressentait aucune peur, seulement une curiosité brûlante pour la texture de cet instant, pour la douceur du velours contre son dos et la force des bras qui la maintenaient ancrée à l’existence.

La réalité se fissurait, des lambeaux de lumière violette s’infiltrant par les jointures du plafond, créant des ombres mouvantes qui semblaient caresser leurs corps entrelacés. Isabeau sentit une larme couler sur sa joue, une perle de sel tiède qui fut aussitôt cueillie par les lèvres de Silas, un goût de mer et de regret qu’il semblait vouloir emporter avec lui dans le grand silence. Ils n’étaient plus une héritière et un déserteur, ils n’étaient plus que deux consciences solitaires dont les frontières charnelles s’estompaient, deux fragments de matière qui refusaient de se laisser disperser sans

avoir d'abord fusionné. La vibration dans l'air devint un chant, une harmonie complexe qui résonnait dans chaque cellule de son être, et Isabeau s'abandonna totalement, ses doigts se desserrant sur l'uniforme de Silas pour simplement effleurer l'espace entre eux, un espace qui n'existait plus vraiment. Le bois de rose se changea en ombre, la soie en poussière de lune, et dans l'ultime embrasement des sens, Isabeau ne vit plus que le visage de Silas, transfiguré par la dentelle et l'amour, une image gravée sur la rétine de l'univers avant que l'obscurité ne devienne absolue. Ses poumons réclamaient une dernière gorgée d'air chargé d'ozone et de jasmin, une dernière preuve qu'ils avaient été là, qu'ils avaient osé s'aimer au cœur de la catastrophe, et alors que le verre cédait enfin dans un fracas de diamants, elle ne sentit que la pression rassurante de la main de Silas dans la sienne, un lien de chair plus solide que n'importe quelle étoile.

# Chapitre 10

## Le Crépuscule des Soleils

La première fissure ne fut qu'un soupir, un gémissement cristallin qui courut le long du dôme en verre-diamant, une note aiguë et fragile venant briser le silence de plomb qui s'était abattu sur le salon de bois de rose. Isabeau sentit la vibration remonter de ses chevilles jusqu'à la cambrure de son dos, une onde de choc presque imperceptible qui fit danser la dentelle de son col et agita l'odeur lourde du jasmin qui flottait, suspendue comme une promesse oubliée, dans l'air raréfié. Elle se tourna vers Silas, et dans le mouvement, elle perçut le froissement de la soie pressurisée, ce tissu aux reflets de nacre qui l'enserrait comme une seconde peau, froide et rassurante, mais incapable de réchauffer le frisson qui parcourait sa chair. Silas était là, une masse d'ombre et de chaleur vivante, une présence si dense qu'elle semblait déformer la lumière qui déclinait au-dehors. L'odeur de Silas était un mélange âcre et enivrant de cuir tanné, de sueur ancienne et de cette pluie métallique propre aux soutes des grands croiseurs, une fragrance sauvage qui s'opposait à la douceur poudrée de ses propres parfums.

Elle vit ses propres mains, dont les doigts effilés et pâles tremblaient légèrement, venir se loger contre le buste de l'officier, sentant sous la laine épaisse de son uniforme le battement sourd, régulier et puissant de son cœur, un tambour de guerre qui refusait de ralentir malgré l'évidence du gouffre. La peau de Silas, contre ses paumes, était un paysage de cicatrices et de chaleur, un territoire inconnu qu'elle avait appris à déchiffrer dans l'obscurité des alcôves, et elle s'y accrocha avec la ferveur d'une naufragée. Dehors, les soleils se mouraient, non pas dans un fracas, mais dans un délavage progressif de l'espace, les oranges profonds et les violets électriques cédant la place à un gris de cendre, une agonie chromatique qui rendait la blancheur de son propre visage, reflétée dans le verre qui se morcelait, presque spectrale.

Isabeau ferma les yeux un instant, se concentrant sur le goût salé de ses propres larmes qui roulaient jusque sur ses lèvres, une saveur de mer et de regret, tandis que Silas passait une main dans sa nuque, ses doigts calleux s'emmêlant dans les mèches d'ébène qui s'échappaient de son chignon défait. Le contact était électrique, une brûlure douce qui redessinait les contours de son être alors que tout le reste — les titres, les trahisons, les codes transmis dans un souffle de révolte — s'évaporait comme une brume matinale. Elle pouvait entendre le sifflement de l'air s'échappant par les micro-fissures, un chant de sirène funèbre qui appelait leurs corps vers le vide, mais elle préféra se noyer dans le souffle de Silas, ce va-et-vient chaud contre son front, cette haleine qui portait encore le souvenir d'un alcool de grain partagé dans le secret d'une cabine.

Une nouvelle secousse fit tressaillir l'ossature du vaisseau, et le bois de rose craqua, libérant une odeur de sève séchée et de luxe en décomposition qui emplit ses narines, un parfum de fin de règne. Isabeau se pressa plus fort contre lui, sentant la rigidité des boucles de bronze de son uniforme marquer sa poitrine, une douleur physique qu'elle accueillit avec une gratitude sauvage car elle prouvait qu'elle était encore là, encore entière, encore à lui. Elle leva les yeux vers lui, plongeant son regard dans le sien, et elle y trouva non pas la peur, mais une paix insondable, un azur d'hydrogène qui brûlait avec une intensité que même l'extinction des étoiles ne pouvait ternir. Les pupilles de Silas étaient dilatées, deux puits d'ombre où elle voyait sa propre fin se refléter, et pourtant, elle ne vit que de l'amour, un sentiment si vaste et si lourd qu'il semblait compenser la perte imminente de la gravité.

Leurs doigts s'entrelacèrent, une fusion de chair et d'os, les jointures blanchies par la force de l'étreinte, et elle sentit le grain de sa peau, chaque pore, chaque aspérité de ce corps qui avait traversé des nébuleuses pour finir ici, avec elle, dans ce salon de bal déserté par les dieux. Le bourdonnement des réacteurs en train de rendre l'âme n'était plus qu'une vibration de fond, un ronronnement de chat mourant, et Isabeau ne se concentra que sur la texture du velours de son propre corset, sur la pression des bras

de Silas qui l'entouraient comme un rempart de chair contre l'infini. Elle se surprit à sourire, un geste léger qui étira ses lèvres gercées par le froid montant, car elle comprenait enfin que le vide ne pouvait rien contre la plénitude de cet instant, contre la densité de cette étreinte qui pesait plus lourd que toutes les planètes qu'ils laissaient derrière eux.

Soudain, le verre-diamant ne fut plus qu'une intention, un souvenir de barrière. Dans un fracas magnifique, une déflagration de lumière et de poussière scintillante, le dôme explosa, mais le bruit fut immédiatement dévoré par le silence absolu du vide, un mutisme si profond qu'il semblait avoir une texture, un poids de velours noir s'abattant sur leurs sens. Isabeau ne sentit pas le froid spatial, elle ne sentit que la main de Silas, ce lien indéfectible qui la retenait à la vie alors que leurs corps commençaient à s'élever, portés par une absence de poids qui transformait leur étreinte en une danse lente, une valse pour l'éternité. Les éclats de verre flottaient autour d'eux comme des diamants en suspension, captant les derniers reflets agonisants des soleils, créant un halo de paillettes mortelles qui couronnaient leur union.

Elle ne regarda pas l'Empire s'effondrer en arrière-plan, elle ne regarda pas les flottes d'Andromède consumer les derniers lambeaux de son histoire ; elle fixa l'iris de Silas, ce cercle de couleur qui était désormais son seul univers, son seul horizon. Elle sentit ses poumons se vider, une sensation de légèreté absolue, un abandon total où chaque fibre de son être semblait s'étirer pour rejoindre celle de l'homme qu'elle aimait. Le goût de l'oxygène se changea en un goût de fer et d'éternité, et elle inspira une dernière fois l'odeur de Silas, cette trace de vie qui s'accrochait encore à son uniforme, avant que l'obscurité ne vienne clore le chapitre de leur existence. Leurs mains restèrent soudées, un verrou de chair que même le néant ne saurait briser, une ancre jetée dans l'océan du temps alors que les dernières lumières de la galaxie s'éteignaient, laissant place à une nuit sans fin, habitée seulement par le souvenir d'un baiser échangé à la lisière du monde.

# Chapitre 11

## Le Silence des Constellations

Le noir n'était plus une absence de lumière, mais une matière épaisse, une mélasse de velours qui s'écoulait dans les poumons et pesait sur les paupières avec la force d'un océan asséché. Dans cette vacuité absolue où le temps n'avait plus de prise, Isabeau ne percevait plus l'architecture grandiose de l'Astre-Solaire, elle n'entendait plus le cri déchirant des membrures de titane cédant sous la pression du vide, elle n'était plus qu'un point de conscience suspendu dans l'éternité, relié au reste du monde par l'unique ancrage de la paume de Silas contre la sienne. La peau de l'officier était une géographie de survie, un relief de callosités sèches et de cicatrices anciennes dont elle pouvait deviner chaque ligne, chaque creux, comme si ses doigts étaient devenus des capteurs d'une sensibilité surnaturelle. Sous le pouce de Silas, elle sentait le battement erratique de son propre pouls, une petite bête effrayée qui cherchait son rythme dans le silence assourdissant des constellations éteintes, et ce battement lui semblait être le dernier moteur de l'univers, l'unique pulsation capable de maintenir encore un instant la cohésion de la réalité.

L'air, devenu rare et précieux comme un nectar de fleurs oubliées, portait encore en lui les effluves de ce qui avait été leur vie : le parfum âcre de la fumée de bois de santal qui imprégnait les rideaux de la salle de bal, l'odeur métallique et froide du métal pressurisé, et par-dessus tout, l'arôme organique de Silas, ce mélange de sueur salée, de cuir tanné par les vents stellaires et d'une pointe de musc chauffé par la fièvre. Isabeau ferma les yeux, bien que le geste fût inutile dans cette obscurité de tombeau, et se concentra sur la sensation du tissu de sa propre robe, cette soie pressurisée qui, autrefois, lui semblait une armure de prestige et qui n'était plus maintenant qu'une caresse superflue, un froissement de fantôme contre ses hanches. Elle se rapprocha de lui, guidée par la chaleur radiante qui émanait de son corps, une

fournaise intime défiant le zéro absolu qui s'insinuait à travers les cloisons mourantes du vaisseau.

Quand son front rencontra l'épaule de Silas, elle sentit la texture rugueuse de la laine de son uniforme, un contraste brutal avec la finesse de sa propre peau, et ce frottement déclencha une vague de frissons qui ne devaient rien au froid. Elle inspira profondément contre son cou, goûtant le sel sur son épiderme, cette saveur d'humanité brute qui persistait alors que les empires s'évaporaient en poussière de carbone. Silas ne disait rien, car les mots auraient été des intrusions grossières dans cette symphonie de fins de mondes, mais sa main se resserra sur celle d'Isabeau, ses doigts s'entrelaçant avec les siens dans un verrouillage de chair si puissant qu'elle crut sentir leurs os se confondre, leurs sangs se mêler à travers la barrière de leurs pores.

Le silence n'était pas vide ; il vibrait d'une fréquence basse, le bourdonnement résiduel de la matière qui renonce à sa forme, et dans cette vibration, Isabeau entendait les pensées de l'homme qu'elle aimait. Elle percevait ses regrets comme des ombres fugaces, ses espoirs comme des étincelles mourantes, et surtout, cet amour immense, une masse gravitationnelle qui les maintenait ensemble alors que tout le reste était dispersé par le vent du néant. Elle se demanda si, quelque part dans les replis de la cinquième dimension, les codes de fréquence qu'elle avait trahis brillaient encore comme des balises de remords, mais l'idée s'évanouit dès qu'elle sentit les lèvres de Silas effleurer son temple. Le contact fut d'une douceur insoutenable, une pression de soie et de chaleur qui semblait réclamer chaque parcelle de son être, non pas comme une conquête, mais comme une communion.

Elle leva la main libre, cherchant son visage dans le vide, et ses doigts rencontrèrent la courbe de sa mâchoire, la barbe naissante qui piquait délicatement la pulpe de ses doigts, puis la ligne brisée de son nez, souvenir d'une bataille dont le nom n'avait plus aucune importance. Elle s'attarda sur sa lèvre inférieure, en sentant le tremblement imperceptible, un aveu de vulnérabilité qui la bouleversa plus que n'importe quel effondrement planétaire. Leurs souffles commencèrent à se synchroniser, créant une

petite bulle d'atmosphère partagée, un microclimat de vie où l'oxygène était chargé de l'électricité de leur désir. Elle goûta l'air qu'il expirait, un air chaud et chargé de l'amertume du thé noir qu'ils avaient bu ensemble quelques heures plus tôt, et ce goût lui parut être la plus belle des nourritures, le dernier festin avant le grand jeûne de l'éternité.

La pesanteur, dans ses derniers soubresauts, les fit basculer doucement, les libérant de l'étreinte du sol. Isabeau se sentit flotter, une plume de satin dans un abîme de jais, et elle s'accrocha à Silas avec une ferveur renouvelée, ses jambes s'enroulant autour des siennes, ses bras trouvant refuge sous les revers de son manteau pour chercher la chaleur de son torse. Elle sentit le battement de son cœur contre sa poitrine, un tambour lourd et régulier qui semblait marteler le tissu même de l'espace-temps, y gravant une marque indélébile. C'était là leur résistance : non pas des armes, non pas des flottes, mais cette union physique et spirituelle, cette persistance de la sensation dans un univers qui se simplifiait jusqu'au néant.

Chaque centimètre carré de leur peau en contact devenait une zone de survie. Elle sentait la pression de son sternum contre le sien, la dureté de ses muscles qui luttait contre l'inertie, et la douceur inattendue de ses cheveux qui frôlaient sa joue alors qu'il enfouissait son visage dans le creux de son épaule. Elle ferma les yeux plus fort encore, visualisant non pas les étoiles qui mouraient au-dehors, mais les explosions de couleurs qui naissaient de leurs contacts : des pourpres profonds là où ses doigts pressaient son dos, des éclats d'or là où leurs bouches se cherchaient dans l'obscurité.

Le baiser, quand il survint enfin, ne fut pas un acte désespéré, mais une lente exploration de la fin. Leurs lèvres se rencontrèrent avec la précaution de ceux qui manipulent une relique sacrée. Elle goûta le fer, peut-être une coupure, peut-être simplement le goût de la fin, mêlé à la douceur sucrée de sa propre salive. C'était un baiser qui contenait tout : les jardins de verre des Pléiades, les tempêtes de sable d'Andromède, les soirs de solitude dans les couloirs de l'Astre-Solaire et l'illumination soudaine de leur première rencontre. La langue de Silas, chaude et

vivante, vint caresser la sienne, un dialogue sans mots où chaque mouvement était une promesse tenue, un serment de ne jamais lâcher prise, même quand la dernière particule de leur corps serait retournée au grand vide.

Isabeau sentit une larme glisser le long de sa tempe, une gouttelette de cristal qui se détacha de sa peau pour flotter entre eux, portant en elle le sel de tous les regrets de l'humanité. Elle n'avait pas peur. La peur était une émotion de ceux qui ont encore quelque chose à perdre, et elle, dans cette étreinte, avait tout gagné. Elle avait trouvé la seule vérité qui résistait à l'entropie, le seul point fixe dans une galaxie en décomposition. La chaleur de Silas l'enveloppait comme un linceul de lumière, et elle s'abandonna totalement à cette sensation, laissant ses pensées se dissoudre pour ne laisser place qu'au pur ressenti de ses mains sur sa taille, de son souffle dans ses cheveux, de cette odeur d'homme et de destin qui était devenue son seul horizon.

L'obscurité devint alors une cathédrale, un espace sacré où leurs battements de cœur résonnaient comme des cloches d'obsidienne. Il n'y avait plus d'Isabeau, plus de Silas, plus d'Empire ou de trahison. Il n'y avait que cette union de deux consciences, cette friction de deux peaux dans le silence absolu des constellations disparues. Ils étaient l'ancre et l'océan, le baiser et l'éternité, une minuscule et magnifique anomalie dans le grand vide noir, une preuve de chaleur là où tout n'était que froid, une trace de vie imprimée à jamais sur le tissu de l'infini, unie dans un dernier soupir qui portait le parfum persistant de la rose et de l'acier.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Reste Quand les Soleils S'éteignent"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)